Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 21 (1953)
Heft: 9

Artikel: Le rendez-vous des pivoines
Autor: Caroll, Yvan
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-569895

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Le rendez-vous des pivoines

tiré d'un conte chinois)

Simple et spontané, le printemps sortait de la longue nuit de l'hiver. Autrefois, la fête des lanternes était la plus joyeuse des cérémonies publiques. En ce début de siècle, seul le souffle de l'incrédulité railleuse courant sur la terre séparait la nature de l'homme, et venait étouffer l'expression de la joie populaire.

Le quinzième soir de la première Lune, célèbre la victoire définitive du soleil sur les dragons de l'ombre. Et chacun, la nuit venue, se promenait dans les rues encombrées, portant de fantastiques et frêles reproductions lumineuses d'animaux, de fleurs ou d'objets favorables. C'était un immense carnaval, un concours de grâce, de fantaisies dans la réalisation de figures mythologiques: des chauves-souris, au nom de bonheur, des pêches qui donnent l'immortalité, et surtout l'oiseau bleu annonçant la venue de Si-wang-mou, magicienne et déesse de la beauté.

Dans cette merveille qu'est Pékin, rare somptuosité laquée de mille et irréelles couleurs, l'on menait joyeuse vie. Le long des larges avenues de la capitale, il y avait des bandes d'enfants qui chantaient, couraient en faisant sautiller de modestes lanternes à l'extrémité de leur bambou.

Installé dans sa voiture, pareille à un coffret à deux roues, Li-chou-wang partait pour le théâtre. Vêtu de la robe de cérémonie, élégant et immobile, ses yeux de lettré regardaient la foule bizarre et bariolée. Sur ses genoux, soigneusement enveloppé, reposait un bouquet de pivoines rouges sombres d'un verni impalpable. Rapide, le coolie dirigeait le ricksha parmi les autres pousses et glissait habilement dans cette masse, même pour ses plaisirs, toujours affairée.

Sur les murs de la ville s'étalaient de larges carrés rouges et en lettres noires le nom de Lotus Précieux. Ce soir au Théâtre Impérial on jouait «Le rêve rose de la Dame aux Pivoines», cette vieille pièce qui, au dix-huitième siècle, avait couvert son auteur de gloire et que chaque année l'on reprenait.

Des différentes parties de la capitale, des dragons aux cinq couleurs représentant la puissance de l'ombre, déroulaient leurs anneaux géants, et bondissaient, ouvrant et fermant leurs gueules d'où jaillissaient des flammes. Ils poursuivaient en vain l'immense boule rouge du soleil qui leur échappait pour sa course annuelle.

Brusquement, en un jet simultané, des milliers de fusées s'épanouirent dans le ciel. Elles y laissèrent flotter des parcelles lumineuses plus brillantes que le jour. La victoire de l'astre des lumières était assurée pour de longs mois.

Tiré par l'homme aux enjambées souples et dociles, le frêle esquif se mouvait dans un monde embrasé. Détendu et parfumé, carressant son menton d'une main distraite, Li-chou-wang songeait. Il songeait au tout jeune garçon qui ce soir jouait au Théâtre Impérial. Dans son rêve il inclina la tête et le songe transporta en son front les yeux calmes et sans limites de Lotus Précieux. Et ce soleil, luisant sur l'Océan de son coeur éblouissait de mille splendeurs la vrai beauté de son amour.

En entrant dans la salle du théâtre, il fut étourdi par les lumières, le tapage des rires et des conversations, et par l'âcre et épouvantable odeur du tabac pékinois. A peine distingait-il les voix aiguës des chanteurs sous le tonnerre incessant des cymbales, des gongs, des sons pénétrants des pann-dze, et le crépitement cicadin des guitares.

Sa loge était réservée juste au dessus de la plate-forme carrée servant de scène, à

droite, du côté des violons. C'était au balcon, large galerie courant sur les trois côtés de la salle, soutenue par une rangée d'épaisses colonnes peintes en vermillon.

Le grand hémicycle palpitait de vie et de gaîté. Les sonores instruments de l'orchestre battaient en pleine force le «tchrong-trèou», pour annoncer le début de la pièce.

Le grand bruit fut interrompu. Les violons préludèrent. D'un bond Lotus Précieux franchit la porte. C'était son entrée. Il avança à petit pas, se balançant sur la pointe des pieds. Le public poussa des «rao-rao» enthousiastes et se tut aussitôt. Et, la voix pure et harmonieuse de l'Aimé s'éleva dans un flot de sonorités critallines.

Sous les purs sanglots de ces merveilleux archets, devant ce rideau représentant un jardin de fleurs géantes aux teintes muliples, une jeune beauté sommeillait parmi les pivoines par un chaud après-midi de printemps, vivant un rêve d'amour avec un jeune lettré, endormi, lui aussi, bien loin de là.

Dans ce décor de papier aux étranges fioritures se déroulait la poésie des idées, et Lotus Précieux évoluait gracieux dans la douceur de la musique. Ce poème, duo d'âmes passionnées emportait, loin au dessus des fumées et des réalités pénibles, le rêve rose des passions.

*

Ce soir là, alors que les fusées empourpraient les maisons des alentours, que crépitaient les petites flammes dans les lanternes de papiers aux formes ridicules et aux couleurs châtoyantes . . .

Ce soir là, dans la fumée amère des cigarettes et des pipes, parmi un public houleux et éxubérant, au milieu de ces femmes couvertes de bijoux et de ces hommes aux robes à grands ramages . . .

Ce soir là, au Théâtre Impérial, dans une loge réservée, enfoncé dans un fauteuil, un homme - presque un adolescent - pensait, la tête dans ses longs doigts.

L'esprit de Lich-chou-wang était à plusieurs lunes de son corps. Il revivait l'heure où l'âme à la douceur des rivières en automne quand les eaux sont faites de pur jade.

Il rêvait d'une rencontre dans des jardins nocturnes encore dénudés par l'hiver écoulé. C'était un soir d'une douceur extraordinaire et l'air léger annonçait que le printemps était venu. Les fines ramures des saules retombaient, alourdies de bourgeons turgescents. Les trainées multicolores des lanternes bordant les allées apparaissaient sur les pelouses, tachetant les premières pousses d'herbes, présageant la fête de l'aurore de l'an passé.

Car c'était l'an passé, dans ces mêmes jardins, qu'au détour d'un sombre massif de cèdres majestueux, une vision enchantée s'était dessinée. Dans une forêt de pêchers en fleurs lumineuses qui s'épanouissaient dans la nuit, Lotus Précieux marchait lentement, un brouillard de vague clarté enveloppait l'éclat de sa robe délicate. Des milliers de minuscules lanternes éclairaient subtilement les pétales des arbres nains, créant une indicible atmosphère de radieuse beauté.

Li-chou-wang s'approcha tout près de lui, s'inclina profondément et, côte à côte, sans un mot ils marchèrent dans cette allée, tournant et retournant sous cette luminosité rose, longeant le miroir d'un petit lac, où se réflètaient les pêchers éclairés et les roches étranges de la rive. Renversé, un pavillon reposait sur sa toiture aux angles relevés, dressant à l'envers sa silhouette compliquée et ses vitraux écarlates, oranges et bleu vif. La blancheur de givre d'une terrasse et la balustrade de marbre sculpté, supporté par des pilliers de pourpre unissait l'image inverse à l'édifice réel. Li-chou-wang mit sa main sur la robe bleue pervenche doublée de renard de Lotus précieux

et le guida sur les degré neigeux, puis l'entraina silencieusement derrière la pavillon. Une porte était entre-baillée.

Il pénétrèrent dans une pièce où l'obscurité n'était allégée que par la douce lueur des lanternes mêlées aux pêchers. Il approcha ses lèvres des oreilles de celui qu'il convia et lui murmura:

— «Nul ne croirait que, parmi le monde, il n'y eût grâce pareille. Voyez-vous, du grand ciel un songe m'est venu, celui de l'amour; je vous ai vu tout de vraie beauté; l'eau calme, le bleu de vos yeux sont sans limite et ils étourdissent mon coeur de splendeur.»

Lotus Précieux ne disait rien. Ses longs sourcils arqués comme la feuille d'un saule se rejoignaient presque. Toute l'exquise finesse de ses traits brillait d'un éclat éblouissant.

Li-chou-wang poursuivit:

— «Ce printemps est semblable à un beau jour d'été, le soleil de votre bouche luit sur l'océan de l'ombre et quand je vous vois mon esprit reste engourdi de bonheur.»

— «Depuis longtemps, les yeux tournés vers le ciel, j'attendais votre venue.»

La faible lueur opaline d'une lampe basse éclairait par dessous les deux figures bouleversées, tournées l'une vers l'autre et l'on sentait que Lotus Précieux n'osait ni serrer la main qui le tenait, ni la laisser aller. Une émotion profonde de timidité et de douceur le troublait.

— «Pourquoi ne pas m'avoir salué plus tôt? Mes yeux devaient dire mon désir de vous connaître.»

— «J'entendais vanter votre fierté, je suis sans fortune et sans grade.» Le trouble faisait vaciller son corps, dénouant le lien de leurs mains, et il dit d'une voix rauque qui s'affermit peu à peu: «ce qu'il y a de plus doux dans les liens nous attachant l'un à l'autre, c'est la confiance de nous être connu et compris toujours, même sous le masque décevant des paroles et des gestes. Votre attitude à mon égard me prouve que vous ignorez encore mon être profond.»

Lotus Précieux surpris, répondit:

— «Deux êtres qui s'aiment sont attachés l'un à l'autre aussi bien par le corps, par le coeur que par l'esprit. Pourquoi mépriser les joies de notre corps pour apprécier seulement celles de notre coeur et de notre esprit?»

— «O lune, brillante lune, par la porte entre-ouverte de mon coeur, je vous attendais. La brise légère de votre souffle carresse mon front brûlant. Vos paroles sont comme des fleurs agitées qui viennent se froisser contre l'ombre de mon passé.»

— «Souvent, devant ma maison, je croyais voir la silhouette d'un amant.»

Li-chu-wang se pencha plus près de lui et passionné:

— «O nuages qui apportez la rosée fertile, qui venez planant comme un phoenix majestueux, vous qui rafraîchissez délicieusement après la saison sèche, laissez les maladresses, soyez les joies étranges des premières leçons de poésie.»

Le regard de Lotus Précieux s'argentait et se troublait. Ses lèvres s'entre-ouvrirent:

— «Le fil rouge dont le Dieu des unions à lié nos âmes est-il déjà si fort?»

— «O oui et, avec ma bouche, je voudrais accompagner le cri de la douleur de l'âme. Je voudrais que ma langue détaille chaque syllabe comme l'on enseigne l'usage du pinceau. Je vous voudrais avec moi. Je voudrais que les plaisirs de l'harmonie, et les joies de notre triomphe nous ouvrent toute grande la porte aux battants de cinabre qui mène au jardin des ivresses.

Levant sur lui ses regards charmeurs, Lotus Précieux approcha son visage et sourit de ses lèvres vermeilles; il dit encore:

— «Le ciel a glissé en nous le zéphir qui insuffle les désirs et mon coeur n'échappera pas à votre amour. Vos baisers troublent mes sens et ma nature n'est pas assez forte pour résister au vent meurtrier de vos paroles.»

— «O serait-ce donc une réalité, ce rêve qui dort dans les plis secrets de mon âme et brûle de ce feu qui consume les coeurs?»

*

O haïssable maladie printanière!
O folie des rideaux et des alcôves!

Quels malheurs ne traversez vous pas. Que de larmes glissèrent, roucoulement léger sur les dalles inondées de lune. O garçons qui nous trempez aussi sûrement que les nuages qui apportent la rosée. Garçons malheureux, derrière vous, toujours gronde la tempête qui frappe et détruit tout. O folie qui voyage et dérobe les coeurs. Jusqu'à votre retour serais-je la fleur qui se déssèche? Loin de vous serais-je la plante restée sans eau? Me refuserez-vous la rosée de vos nuages d'amour?

Pourquoi faut-il, que depuis votre départ, depuis que notre amour est brisé, je sois ravagé par la mélancolie de l'automne? Hélas! de quoi mon corps est-il donc fait que je ne puisse toutes les nuits user toutes les peines du ciel. L'année a passé et les plaisirs furent un songe, un songe douloureux au parfum de chrisanthème et la brise du clair de lune n'a plus votre voix pour moi.

Depuis notre premier amour, merveilleuse déclaration, des montagnes se sont élevées. Des eaux courantes nous ont séparé. Tout a fui, tout ce qui nous donnait tant de beauté mystérieuse, tant d'élan du coeur, et vous me fuyez tel un oiseau rose, vous immortel du lac de Jaspe et du Palais de la Lune, vous dont il n'y a nul autre parmi tous les adolescents.

Le chat égoïste aime à torturer la souris qu'il va tuer. Le chien tendre et dévoué préfère les coups de son maître à son indifférence. C'est pourquoi, vous la beauté qui éclairez la pureté, allez mourir sous le frêle décor. Et l'élan de votre narine qui palpitera sur cette gerbe de pivoine vous portera sur l'aile de la mort. Cette même aile qui s'envolant me cueillera à son passage. Et, vous qui rêvez de mille fleurs d'or pour votre couche, descendrez au tombeau. Nos ombres, une dernière fois enlacées, iront au bord du lac, sous les arbres embaumés, et nul autre amant ne pourra vous retirer de cet épais linceul de nuit. Nulle caresse de passion amoureuse ne pourra vous éveiller, chaque nouvel amour n'est pas toujours une résurrection.

*

L'ivresse du vin égare le cerveau. L'ivresse de la luxure le trouble encore davantage. L'ivogne ne sait plus dans quelle maison ses pas incertains le conduisent. Les passionnés savent-ils à qui s'adressent leurs désirs? Le libertinage fait croire que l'on s'élève jusqu'aux falaises du ciel, mais au moment suprême on retombe brisé en mille morceaux. L'âme bouillonnante au feu des passions ne trouve jamais la voie droite.

*

Sur la scène sautillaient et tournoyaient les danseurs; légers comme des rayons de lune ils paraissaient effleurer le plancher de leurs pieds mutilés. Un lac minuscule reposait et mirait mille fleurs aux étranges couleurs, dans ce jardinet de plantes rares

reposait la corbeille de pivoines empoisonnées qui Li-chou-wang fit apporter il y a quelques heures.

La pièce s'achevait. L'écho de la voix de l'Aimé montait, pur sous les voutes du théâtre. Marchant, tout de grace charmante, Lotus Précieux allait respirer la pourpre des fleurs mortelles, son fin visage délicatement peint se pencha, son corps incliné fit ondoyer le fourreau de soie pastel. Dans une attitude pleine de romantisme il huma les pétales et se releva, l'aigu de sa voix monta plus haut encore et, dans la splendeur des portiques artificiels, il s'effondra sur des coussins de brocart; la figure blanche, des larmes roulaient dans ses yeux exorbités, il ramena sur sa gorge ses longs doigts aux ongles d'or qui en se crispant pénètrèrent dans la peau. Un dernier soubresaut le retint immobile.

Lentement, comme à regret, le rideau tomba. Il ne restait plus, dans cette salle, que le murmure de la foule et les sanglots des violons qui s'éteignaient.

Dans une loge réservée, sur la droite des balcons, reposait un corps écroulé, la tête dans un bouquet de pivoines. Les doigts aristocratiques de Li-chou-wang serraient un papier fleuri qui portait en caractère laqués de mauve, ces mots:

«Des hauteurs du grand ciel un songe m'est venu;
Mais hélas, mon destin n'est pas de pouvoir lui parler.
Je ne pourrai lui dire ma joie,
Ni fixer avec Lui, une alliance sans fin.»

Yvan Caroll.

PROFILS D'ORIENT

Nous avons publié autrefois certains des «Profils» réunis dans le charmant petit volume de Fazyl Bey, pacha turc, intitulé «Le Livre des Beaux», paru à Paris (Bibliothèque Internationale) en . . ? Le présent poème est dédié à Alekho Bey (Petit Alexandre) jeune grec, vivant à Constantinople. C. W.

ALEKHO BEY

O, toi le plus désiré des femmes!
O, toi qui leur refuse l'accouplement!
O, chevalier du champ de bataille
de la copulation entre hommes!
O, lion des combats de l'amour!
O, réformateur de la contrée du charme!
O, toi qui marche admirable au jardin
de l'orgueil!
O, toi qui a le corps plus délicieux
que le coton!
O, toi dont la joue attire le soleil!
O, Joseph de l'Egypte d'aujourd'hui!
O, hinné du pouce du monde!
O, toi dont les yeux sont une double Pierre
Noire attachée à la Kaaba de ta splendeur!